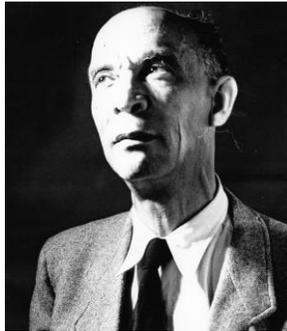


POÈTES
À
L'ÉCOLE

N° 48 *Printemps 2019*

**Compagnie
des écrivains
de Tarn-et-Garonne**
Maison de la Culture
82000 Montauban
<http://www.ecrivains82.com/>



**Emmanuel-Flavia
LÉOPOLD**
(1892 - 1962)
Une voix créole à Montauban

Petite biographie

Emmanuel-Flavia est né le 9 mai 1892 à Fort-de-France, en Martinique, dans une famille de six enfants aux origines métissées. Son père, fier de ses ascendances françaises venues notamment de Touraine, avait aussi une grand-mère qui avait été une « reine de tribu africaine » amenée en Martinique par la traite négrière – tout comme les aïeux de sa mère Jeanne. Celle-ci était fière cependant d'avoir pu préparer le brevet élémentaire, un niveau d'instruction alors très rare pour une femme de son milieu.

Il a tout juste dix ans lors de l'éruption catastrophique de la Montagne Pelée, le 8 mai 1902. Élève du lycée Schœlcher, il est reçu bachelier à seize ans à peine. L'année suivante, en 1909, il s'embarque pour la France pour y entreprendre des études supérieures, qui vont le conduire à Toulouse. Il y prépare la licence d'histoire à la Faculté des lettres. Son diplôme obtenu, il rentre aux Antilles en 1913, admis comme professeur au lycée Carnot de Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe.

Mais il ne rentre pas seul : il a fait connaissance de la jeune Toulousaine Henriette-Marie Estoup, la compagne de sa vie. Elle vient de perdre la vue peu avant leur mariage, et il sera pour elle un soutien de tous les instants. La poésie à laquelle il consacre ses moments de liberté devient un lien très fort entre eux, en lui faisant entendre ce qu'elle ne peut pas voir, la lumière des ciels et la beauté des paysages.

Sans doute insatisfait de ses charges professionnelles et personnelles, il repart en Métropole pour y reprendre des études. Il peut ainsi engager une carrière de professeur d'anglais qui le conduit à Bédarieux, à Albi, et pour finir au lycée Ingres de Montauban, où il est nommé à la rentrée de 1942 et enseignera jusqu'à sa retraite en 1956.

Il se rapproche ainsi de la famille de sa femme. Veillant toujours sur elle, il a le grand chagrin de la perdre en 1952. Il ne s'en consolera pas. Elle reste présente dans sa poésie, comme dans les séjours de vacances qui le ramènent à Luchon, la ville qu'elle aimait. Lecteur infatigable, dans sa maison du 32 rue de la Banque, il sillonne la ville et ses alentours sur son Solex pour rencontrer ses amis. La maladie l'emporte le 25 juin 1962.

Son œuvre poétique a suivi les grandes étapes de sa vie. Ses premiers recueils exaltent les beautés exotiques en maîtrisant une forme régulière apprise chez Baudelaire et les Parnassiens. Avec *Adieu foulards, adieu madras* (1948), l'évocation des souvenirs d'une enfance lointaine suit des rythmes créoles, librement saccadés. Puis la poésie devient plus âpre, plus intérieure, traduisant les blessures et les deuils de la vie, dans les recueils suivants, *Soleils caraïbes*, qui obtint en 1953 le Prix des Antilles, *Passage Sacarrère*, *Le Château du Tausia*.

Fin du Carnaval

Il est mort le Carnaval	Les flammes ont eu raison
On a brûlé le pendard	De ce corps aux mille bouches
Dans la clarté du plein jour	Dont le rythme infatigable
Et l'outrage du soleil.	Faisait trembler les collines.

Il est mort sous les huées	Il s'est fondu dans l'espace
Des foules qui l'acclamaient	Avec les cris et le vent
Quand son rire gigantesque	Avec les grâces perdues
Éclatait aux carrefours	Des amantes d'autrefois.

Quand ses refrains sans vergogne	Mais le ciel crépusculaire
Propagés comme un alcool	Où sa voix ne vibre plus
Allumaient une démente	Resplendit sur sa défaite
Au cœur de la ville en feu.	Comme un fleuve de tristesse.

Adieu foulards, adieu madras (1948)

Les joies d'une enfance martiniquaise

Veillée

Compère Zamba veut vendre sa mère,
Ô le fils ingrat,
Il traîne au marché la pauvre martyre :
Dieu le punira.

Fort bien ficelée, dûment garrottée
Et n'osant mot dire
La vieille aux abois trotte à ses côtés :
Dieu le maudira.

Pour calmer la faim qui le tient au ventre
Et se procurer
Rosbifs bien saignants, saucisse odorante,
Le dénaturé

Va vendre à l'étal la chair vénérable
Et tous les dix pas
De peur d'accident resserre le câble...
Qu'en pensent les anges ?

L'affaire conclue, le damné commande
Un hideux festin
Puis rentre au logis les bras débordants
D'un ample butin.

La terre et les cieux se voilent la face,
Zamba rit sous cape.
Le conte s'achève et tout l'auditoire
Longuement s'esclaffe.

Un coui-coui lointain taraude la nuit.
De grands souffles lents
Au long des allées, balacent l'odeur
Des ylangs-ylangs.

Adieu foulards, adieu madras (1948)

Le poète dans sa terre d'adoption

Guillaume Apollinaire

*Variation sur le poème d'Apollinaire inspirée
par une flânerie montalbanaise*

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Dans la ville aux deux ponts coule le Tarn
Quand le cœur épuisé compte ses vieilles peines
C'est peut-être l'instant de mentir avec art

Quand le cœur ravagé dénombre ses douleurs
Le plus sage est celui qui trompe avec les mots
D'un combat sans espoir nul n'est sorti vainqueur
Sur le pont de Sapiac ou le pont Mirabeau

[...]

L'amour est eau courante en tous les lieux du monde
Sous le pont d'Avignon sous le pont Mirabeau
L'eau passe avec l'amour de la brune ou la blonde
Et le moins malheureux n'en garde que l'écho

Sur les ponts de Garonne et sur les ponts de Seine
Qui croit voir son amour n'a vu que sa souffrance
Vous ne m'écoutez pas je parle d'autres peines
Je parle d'un silence où se brisent nos chaînes
Et d'un ciel apaisé de vaste délivrance



Quand la disparue reprend vie dans un voyage en train

Entendu dans le train de Bayonne

Dieu soit béni ! Tu es là
Tu es là Le Paysage
Voyage avec notre amour
Regarde flamber l'Été
Les montagnes vont et viennent
Comme dans l'éternité !

Tu es là Le monde brille
Nous aurions pu nous manquer
De quelques milliers de jours
De quelques vagues d'années
Tu es là ! Le train nous berce
La montagne nous protège

Tu es là Le ciel t'entoure
Je t'aime et ma voix s'éclaire
Les maïs sont en liesse
Le soleil est sur les crêtes
Tu es là et c'est grand jour
Dieu luit sur les Pyrénées
Nous habitons notre amour
Ô tendresse ô destinées

Le Château du Tauzia (1963)



La colère et l'espoir du poète

« Je ne pardonne pas... »

Où la voix du poète s'élève contre la sauvagerie des guerres coloniales et les deux Empires qui s'affrontent dans la guerre froide

[...] Ô mes frères cloués aux fastes des Empires
Comme les oiseaux morts qu'on jette sur les granges
L'océan de vos cris assiège mes sommeils
Hantés d'éléphants noirs et briseurs de vertèbres
Par les nuits où s'égoutte un tablier de sang
Je ne pardonne pas la rage des canons
Les râles moribonds le chant de l'ypérite
Et les poumons crevés sifflant dans les rizières

Je ne pardonne pas la guerre des diamants
Et l'Afrique malade et de lèpre rongée
Ni la faim ravageant les jaunes Indochines
Ni la bouillie de meurtre où fument les paillottes
J'accuse dans mon cœur le monstre bicéphale
Qui montre sans rougir ses marbres orgueilleux
Et médite en secret des massacres tout neufs
Sous le ciel où le Fils expire chaque jour

Passage Sacarrère (1956)

« [...] un vaste festin d'amour »

[...] Il y a le règne triste
De la peur et du métal
Le fier bétail que l'on pousse
Sur les marches du massacre

Sur cet astre de bitume
Il y a le bruit du temps
Les cris rouges de vos luttes
L'entêtement du printemps

Il y a le vieux poète
Qui se déguise en mésange
Pour réclamer à tue-tête
Avant le buccin de l'ange

Pour implorer à plein bec
Avant l'aube du grand jour
Un vaste festin d'amour
Pour les hommes et les bêtes

Le Château du Tauzia (1963)

« Je suis pareil à vous... »

La solitude et la présence du poète parmi les siens

[...]

Je suis pareil à vous, pareilles sont nos routes,
J'ai l'étrange pouvoir de dire vos souffrances,
Dans mon cœur dépouillé je reçois et j'écoute
Ces amis déchirés que le chant récompense

Poésie, astre noir, dure fraternité,
Sur les monts éblouis la lumière chavire.
Vos mains repousseront les fruits de mon été,
Vous qui vivez en moi comme en vous je respire

Je vous fais compagnons d'une race éclatante,
Je vous donne mes monts, mes fleuves, mes images,
Sous la voûte mystique où brûle notre attente
Mon visage vieilli réchauffe vos visages [...]

Quand je vous parle ainsi, vous ne me croyez pas.

Passage Sacarrère (1956)

Petite bibliographie

La clarté des jours, Paris, 1924
Adieu foulards, adieu madras, Paris, 1948
Poèmes, Pierre Seghers, Paris, 1949
Soleils caraïbes, Paris, 1953
Passage Sacarrère, Paris, 1956
Paroles pour une Nativité, Paris, 1956
Le Château du Tauzia, Rodez, 1963

Cahier réalisé par Jean-Pierre Amalric
imprimé par *Techniprint* et diffusé par I.A.-82
avec l'aide du Conseil départemental de T&G